

Anthropologie et Sociétés



Vincent LEMIEUX, *Les réseaux d'acteurs sociaux*. Paris, Presses Universitaires de France, 1999, vii + 146 p., graph., bibliogr., index.

Charles Gaucher

Cultures et médicaments
Volume 27, numéro 2, 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/007462ar>
DOI : <https://doi.org/10.7202/007462ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)
1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gaucher, C. (2003). Compte rendu de [Vincent LEMIEUX, *Les réseaux d'acteurs sociaux*. Paris, Presses Universitaires de France, 1999, vii + 146 p., graph., bibliogr., index.] *Anthropologie et Sociétés*, 27 (2), 220–222.
<https://doi.org/10.7202/007462ar>

dispute se situe sur leurs propres territoires. Il n'y a pas ici de pressions de la part des autorités coloniales vers l'adoption des pratiques nouvelles (D. Delâge et É. Gilbert).

La rencontre des cultures s'aborde encore par l'étude d'un objet lui-même issu de l'interaction. C'est le cas du motif à double courbe ou, plus généralement, de toute ornementation à symétrie bilatérale, motifs baroques à souhait, qu'on retrouve entre autres dans les broderies autochtones et qui révèlent une prédisposition à la rencontre de l'Autre, comme l'avance M. Moussette dans une discussion érudite. Mais on ne trouvera peut-être rien de mieux que la réalité métisse pour étudier la rencontre entre deux mondes culturels, ou trois. Les Métis sont habituellement ces enfants issus de mères indiennes et de pères français. À travers les destins contrastés des sœurs Bailly (région ouest des Grands Lacs au milieu du XIX^e siècle), S. Sleeper-Smith montre toute la complexité de la réalité métisse et, plus largement, de tout métissage culturel. La première fille, Rose, est devenue veuve peu après son mariage avec un spéculateur immobilier de Chicago. Bien que s'identifiant à la culture américaine – reniant tout de son héritage indien –, elle est ostracisée par les autres membres de la communauté non autochtone. Sa sœur cadette, Eleonor, choisit plutôt d'entrer au couvent des sœurs de la Providence en Indiana où elle est identifiée comme Indienne par la Mère supérieure, notamment pour des raisons financières — la levée de fonds étant jugée plus efficace avec une Sœur d'origine odawaise. En sorte que la sœur cloîtrée est ironiquement celle des deux dont la vie est la plus sociable et la plus valorisante.

Enfin la rationalité qui joue derrière le choix d'un emprunt culturel n'est pas toujours celle que l'on pense. Sous le régime français, les Indiens qui adoptent les armes à feu le font moins pour des raisons d'efficacité technique immédiate – certains manquent d'ailleurs souvent de munitions – que pour des intentions d'efficacité plus large, sociale et spirituelle, comme pour augmenter son prestige ou s'assurer l'appui des esprits (M. Fournier). Dans le même ordre d'idées, et bien que l'article soit en sus de la série thématique, M. Hébert montre que si les Tlapanèques du Mexique optent pour la culture commerciale du café et adoptent en quelque sorte le marché, ils n'en délaissent pas pour autant leur logique de subsistance et de totalisation magico-religieuse des champs d'activités de la vie sociale.

En somme, ce numéro est à lire pour les avenues multiples éclairant les divers aspects de la rencontre des cultures. Son seul bémol, peut-être, est que les traductions, quoique correctes, rendent néanmoins la lecture des textes de Parmenter et Sleeper-Smith plus difficile.

Sylvie Lacombe
Département de sociologie
Université Laval
Québec (Québec) G1K 7P4
Canada

Vincent LEMIEUX, *Les réseaux d'acteurs sociaux*. Paris, Presses Universitaires de France, 1999, vii + 146 p., graph., bibliogr., index.

Depuis quelques années déjà, la question des réseaux sociaux, et plus globalement des liens qui unissent les membres de ces réseaux, constitue une préoccupation majeure en sciences sociales. Systématiser et formaliser les différentes formes que prennent les réseaux sociaux

sont un exercice complexe auquel Lemieux, dans *Les réseaux d'acteurs sociaux*, s'est livré avec concision et précision en s'inspirant largement des schèmes structuralistes.

L'auteur utilise les réseaux marchands, de communication, de parenté, d'affinité, de soutien, de mobilisation, d'entreprises, de clientélisme et ceux qui concernent les politiques publiques pour explorer formellement les diverses structures de liens qui créent des relations entre les acteurs sociaux individuels ou collectifs. Cet angle d'approche permet à Lemieux de théoriser la question de la mise en commun et de la mise en ordre de la variété des liens comme principes fondamentaux structurant les réseaux d'acteurs sociaux. À partir de la distinction entre réseau et appareil, l'auteur développe un point de vue très intéressant sur la tension qui existe au sein des structures de réseau entre le partage et la redistribution, entre le capital connexionnel et le capital disconnexionnel ainsi qu'entre les liens serrés et les liens lâches.

Dans la perspective de l'auteur, la mise en commun de la variété des liens serait toutefois une caractéristique associée aux réseaux ou aux quasi-réseaux qui fait de ceux-ci des structures où le partage prédomine dans les relations entre individus. Valorisant les liens serrés et le capital connexionnel, les acteurs sociaux au sein des réseaux demeurent surtout intéressés par la mise en commun de la variété des liens, selon Lemieux, même si au sein des quasi-réseaux la question de la mise en ordre de cette variété demeure également un principe structurant. D'autre part, les appareils et les quasi-appareils vont être quant à eux régis par des principes de répartition qui s'actualisent plutôt sur la base de liens lâches et sur un capital disconnexionnel généré par les trous structuraux, produit de l'asymétrie et du conflit existant entre les acteurs sociaux de ces types de structures. Bien sûr, encore une fois, il faut nuancer cette tendance au sein des appareils. Les quasi-appareils vont également avoir recours à des principes de mise en commun, mais généralement en excluant l'idée de partage.

La tension qui existe entre la mise en commun de la variété des liens et de leur mise en ordre puise son origine, selon la perspective de l'auteur, dans le désir de contrôler les différents types de ressources mises en jeu par les relations entre acteurs. Ces ressources, quelles soient matérielles, normatives, statutaires, « actionneuses », humaines, informationnelles ou relationnelles, deviennent à la fois les enjeux du contrôle et les atouts.

Cette idée de contrôle intéressé des ressources, bien qu'elle soit formulée dans un cadre structurel, n'est pas sans appeler quelques interrogations quant à l'intentionnalité des acteurs des réseaux. Les cas utilisés par Lemieux pour illustrer ces dynamiques réseautiques, par exemple les réseaux de soutien, ne démontrent pas nécessairement cette « quête » intéressée du contrôle des ressources. L'intentionnalité (la finalité dans les mots de l'auteur) des différents acteurs se doit d'être nuancée. Les modèles de Lemieux ont la qualité de démontrer efficacement les formes que prennent les échanges entre acteurs, mais restent ambigus et même erronés sur les fins de ces liens d'échange.

Bien sûr le contrôle des ressources, tel que le présente l'auteur, demeure un élément essentiel à la compréhension de plusieurs types de réseaux ou d'appareils. Toutefois, au niveau des réseaux d'affinités, de parenté ou de soutien, l'idée de contrôle des ressources réduit la complexité du lien social qui unit les acteurs de ces réseaux. Le don, probablement beaucoup plus central à la cohésion de ces réseaux, constitue un angle d'approche qui donne une perspective plus globale quant aux finalités qui stimulent les liens entre les acteurs sociaux. Sans entrer dans la question du don, qui a largement été développée en anthropologie, il est intéressant de remarquer qu'en évacuant cet aspect du lien social, il est plus aisé de « mécaniser » les échanges qui mettent en relation les individus au sein des réseaux d'acteurs sociaux.

L'essai de formalisation des réseaux d'acteurs sociaux de Lemieux demeure une réflexion intéressante sur les formes d'échanges et de liens. Les différents exemples ou types de réseaux proposent des figures prégnantes qui montrent bien différents aspects des systèmes sociaux de la modernité avancée. Cette exemplification permet de mieux comprendre comment circulent certaines ressources dans les mondes contemporains occidentaux. Le modèle de Lemieux fournit un outil formel de compréhension des dynamiques de liens sociaux qui mécanise certains types de réseaux. Ce modèle demeure réducteur quant à l'intentionnalité des acteurs qui non seulement « commercent » et veulent s'approprier les ressources du réseau, mais aussi y naissent, y aiment, y vivent et y meurent.

Charles Gaucher

Centre interuniversitaire d'études sur les lettres, les arts et les traditions (CELAT)

Université Laval

Québec (Québec) G1K 7P4

Canada

Georges BALANDIER, *Civilisés, dit-on*. Paris, Presses Universitaires de France, 2003, 397 p., réf.

Dans cet ouvrage, Georges Balandier nous donne à redécouvrir des textes essentiels qui ont jalonné son itinéraire d'anthropologue mais aussi de témoin de son temps. On y relit avec bonheur des articles ou des entretiens qui ont marqué non seulement l'itinéraire biographique de l'homme mais aussi les débats intellectuels en France et ailleurs. L'œuvre de Georges Balandier est considérable, traduite dans le monde entier et pour l'essentiel toujours lue. Certains de ces livres le sont parfois presque cinquante ans après leur publication comme *Sociologie des brazzavilles noires* (1955) ou *Sociologie actuelle de l'Afrique Noire* (1955), ou encore *L'Afrique ambiguë* (1957). Il est le promoteur de l'anthropologie politique (*Anthropologie politique* [1967], *Sens et puissance* [1971], *Anthropo-logiques* [1974] ou *Le pouvoir sur scène* [1980]). Depuis une quinzaine d'années à travers des livres essentiels, il fraie une nouvelle voie à l'anthropologie en abordant la surmodernité, c'est-à-dire le dépaysement du quotidien, l'éloignement du proche et le rapprochement du lointain : *Le détour : pouvoir et modernité* (1985), *Le désordre. Éloge du mouvement* (1988), *Le dédale. Pour en finir avec le XX^e siècle* (1994). Exploration des « nouveaux Nouveaux Mondes » puisque nous entrons dans un monde, avec les moyens que l'anthropologie a rodés dans d'autres sociétés humaines, mais nous entrons désormais dans un monde de turbulences où les anciens repères, les anciennes boîtes à outil deviennent caduques. Et l'anthropologue est l'homme qui a toujours regardé en face la ligne d'ombre, celui qui l'a apprivoisée pour en faire sa frontière familière. *Le Grand Système* (2001) plongeait au cœur de la mondialisation et pointait l'étendue des problèmes avec une extraordinaire acuité.

Ces textes qui ont compté lors de leur parution, et dont certains portent encore leur poids d'avenir, forment autant de bornes milliaires d'une histoire personnelle saisie dans un siècle et prise à bras le corps.

[Ils] aident à comprendre ce qui a entraîné tôt dans le cours d'un siècle de tumulte, d'épreuve, de changement en l'homme et en tout ce qui le prolonge, m'a conduit à l'interprétation obstinée des dynamismes qui construisent et déconstruisent sans achèvement l'univers social. Puis à l'exploration continue de l'actuel qui empêche la minéralisation de la pensée sociale, à l'identification de l'inédit qui rend mieux interprétable un monde en voie de devenir étranger aux hommes qui l'habitent (p. 11).